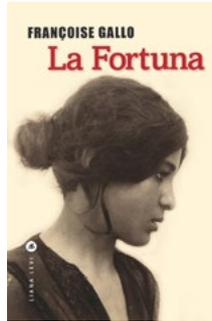


FRANÇOISE GALLO

La Fortuna



LIANA LEVI



1901, Porto Empedocle. Comme beaucoup de Siciliens, Giuseppa choisit, avec son mari et ses quatre fils, de quitter son île et de tenter une traversée périlleuse vers une nouvelle vie en Tunisie. Certains fuient la misère, le choléra, ou la mafia. D'autres, comme elle, un destin contraire. Le temps de ce périple, elle se souvient... Abandonnée à l'âge de trois mois à la porte d'un couvent, elle a cru échapper au malheur en rencontrant Francesco. Mais celui-ci est né dans une famille de propriétaires terriens arrogants, qui s'acharnent à gâcher son existence. Giuseppa empoigne alors les rênes de sa vie, guidée par son nom, La Fortuna, comme par une bonne étoile. À travers cette femme simple et déterminée, ce roman retrace l'histoire peu connue des « Italo-Tunisiens » qui, il y a un siècle, ont quitté l'Europe pour l'Afrique du Nord.

FRANÇOISE GALLO, née en Tunisie dans une famille sicilienne, rejoint à huit ans la Provence. Elle écrit et réalise des fictions et des documentaires. En 2006, elle signe un 52 minutes, *Stessa Luna*, Prix SCAM « Brouillon d'un rêve littéraire », point de départ de l'écriture de ce roman inspiré de l'histoire de sa famille, et de tant d'autres. Elle vit entre Aix-en-Provence et Paris. *La Fortuna* est son premier roman.

Françoise Gallo

La Fortuna



Liana Levi

« Mon âme vient d'ailleurs...
Je ne suis pas venu ici de mon plein gré,
Et ne puis en partir ainsi. »

Rumi (1207-1273).

*À mon père,
Pour mon fils.*

*Pour Ouranos,
Pour qu'il apprenne, comprenne, et se souvienne.*

1901, Porto Empedocle, départ

Si je me suis trompée, c'est toute ma famille qui sombre dans la mer africaine. J'ai peur, j'ai froid. Je ne suis plus rien, ni derrière, ni devant. Qui sait où le passeur nous mènera et s'il respectera notre accord? Je serre mes enfants contre moi: Dormez, dormez, mes petits. Quand vous vous réveillerez, nous serons arrivés.

Francesco nous a rejoints juste avant qu'on nous mène à la grosse barque. «Tu me quittes?» Il fixait mon ballot. «Je pars avec toi. Je suis ton mari. Ils sont aussi mes fils.» Je lui ai tendu la main pour entrer dans l'eau. Quitter un homme, ça ne se fait pas, en Sicile. Je l'avais longtemps supplié de partir avec nous. Il s'emportait: «C'est partout pareil: la loi du plus fort. Pars, va! Tu n'es rien sans moi...» Il a examiné nos quatre fils, pieds nus, pantalons retroussés, chaussures lacées autour du cou. Luca a glissé sa menotte dans celle, fermée, de son père. Sans me lâcher de son œil noir, Francesco lui a abandonné sa main: «Fils!»

Sur la grosse barque, trois hommes ont hissé mon mari sans qu'il les remercie. J'ai payé son passage et arrangé sa place parmi nous en calant mon ballot dans son dos.

Nous voici tous les six entassés sur les planches humides. Je me sens complète. Le passeur remonte l'échelle et lève l'ancre. La manœuvre intéresse nos fils. Enfin, au crépuscule, notre barque file vers le sud, voiles gonflées. Elle semble solide mais grince de tous ses bois et fers, aussi fort que ma peur d'être en mer. Quel vent du Nord me pousse au Sud? Vers quoi j'entraîne les miens? Trop tard pour regretter, ou avoir peur : nous sommes partis, à jamais.

Au loin, les maigres lueurs de Porto Empedocle s'effacent. Le port, la jetée, le môle, la tour carrée disparaissent dans l'air moite. Je me retourne vers la Scala dei Turchi, qui recule en tangent, brillante sous le soleil couchant. De longs nuages tirent des traits roses au-dessus de la falaise blanche. Un sentiment oublié, d'amour profond et infini pour mon pays, m'étouffe aux larmes. Tout s'estompe. Mes attaches se dénouent. Je n'ai plus rien à regarder. La brume nous enveloppe. Des nuages en remous se précipitent vers nous, dans le ciel devenu rouge.

Tourné vers le large, Francesco fixe l'horizon. Assis à la proue, il a couché ses béquilles dans le fond de la barque pour les oublier. Sa silhouette et son profil se découpent et oscillent entre ciel et mer. Sûr d'avoir pris la bonne décision, il roule calmement une cigarette. Moi, je me ronge les sangs. Je lutte en silence contre ma peur. Je la sens, cachée dans mon dos, prête à bondir et me mordre la nuque dès la nuit tombée. Si je meurs sur cette barque ; si nos fils, à peine nés, se noient ; si Francesco coule sans que personne ne lui vienne en aide ; si la mort nous guette sur la mer africaine, qui comprendra pourquoi j'ai voulu partir? J'ai peur de mourir, peur de mener les miens au désastre, de perdre l'homme que j'ai tant aimé. Bien sûr, j'ai peur. Mais je veillerai. Pour garder ma famille saine et sauve.

La lune trace un sillage lumineux sur l'eau. Nous allons le suivre jusqu'aux côtes de Tunisie. Pendant le trajet, par

la mémoire et par le rêve, j'aimerais revoir toute ma vie. Et me souvenir une dernière fois de mon pays, ma Sicile, ma terre muette. Mon île, frappée de tous côtés par la beauté et le malheur.

La Fortuna

Je m'appelle Giuseppa La Fortuna. Si j'ai reçu ce nom de «Chance», moi la bâtarde, trouvée sur la *ruota* du couvent de Girgenti, c'est parce qu'une main anonyme versait régulièrement de l'argent aux religieuses qui m'ont recueillie. Pour mon éducation. Ou pour se dédommager, par ce don, de sa honte.

Un matin de janvier, les religieuses m'ont trouvée sur un degré de la roue du couvent. Qui m'avait déposée là? Les sœurs m'ont dit que j'étais habillée d'une robe de baptême en dentelle blanche. Attachée à une croix en or, je portais une bourse en soie dans laquelle était glissé ce billet: *Je m'appelle Giuseppa. J'ai trois mois et quinze jours. Prenez soin de moi, apprenez-moi la droiture. Que personne ne me mente. Qu'on me dise clairement que je suis une enfant aimée par sa mère mais confiée à vos bons soins. Tous les ans, à la date anniversaire de mon arrivée dans votre couvent, vous recevrez la même somme. Que Dieu vous bénisse et me garde.*

La somme était estimable. Aussi les religieuses, enchantées de l'aubaine, m'ont-elles protégée. Et à la mi-janvier, année après année, elles trouvaient dès l'aube la somme, modestement mais régulièrement augmentée.

J'ai reçu une bonne éducation: écriture, lecture, catéchisme, calcul, couture, cuisine. Quant à la droiture recommandée, les sœurs ont très tôt failli à leur mission. Convaincues qu'une enfant ne comprend pas grand-chose, elles se livraient devant moi à diverses interprétations de ma condition: «Qui sait si elle n'est pas fille d'un maître ayant fauté avec sa servante?», «fruit de l'union coupable d'un oncle et de sa nièce?», «d'un homme épris de sa belle-sœur?», «d'une novice et de son confesseur?» Elles pouffaient, gloussaient, mais baissaient le ton dès que l'une d'elles faisait allusion aux catacombes jonchées de nouveau-nés.

J'écoutais, entendais, et comprenais, effrayée. «Faute», «coupable», «péché»: leurs mots étaient des cailloux jetés sur ma tête. J'en perdais le souffle et l'équilibre. Je me levais en titubant et plaquais les mains sur mes oreilles. Surprises, les nonnes se poussaient du coude, s'incitant mutuellement au silence, et les cailloux cessaient de m'atteindre. Je m'enfuyais, lèvres serrées, gorge dure, les ongles plantés dans mes paumes. Dans le jardin, je trouvais refuge au pied d'un magnolia dont je blessais le tronc avec mon peigne à cheveux. Je voulais disparaître, ne plus être au monde, arrêter ce mauvais tour joué à ma vie. J'avais honte d'être née, de porter une souillure. Honteuse honte, dont je me débarrassais sur le magnolia: «Meurs!»

La nuit, derrière les rideaux blancs de mon lit, je retenais ma respiration pour que les sœurs du dortoir me trouvent morte au matin. Bien fait pour elles! Je les imaginais, honteuses à leur tour de découvrir mon corps sans vie. Mais la seconde d'après, plus aucune envie de mourir, juste de m'apitoyer sans fin sur mon sort. Suffoquant de sanglots, le visage enfoui dans l'oreiller, je le mordais jusqu'à le crever. Le duvet s'agglutinait à mes larmes, à ma bave. Le matin,

sœur Maria Crocifisso me trouvait endormie dans un nuage de plumes, incapable de me réveiller, les paupières collées par mes pleurs séchés. Elle appelait à l'aide ses auxiliaires et me menaçait de terribles sanctions. Je pensais : Je serai morte avant ! Mais quand plusieurs religieuses m'attrapaient, me bloquaient les mains dans le dos et me rinçaient les yeux à l'eau brûlante, je hurlais et reprenais goût au combat. Pour vivre une vie sans accusations mensongères, telle que ma mère la désirait pour moi.

On m'a supprimé mon oreiller. J'ai lacéré mon drap. On me l'a enlevé. J'ai crevé le matelas jusqu'au crin. Je suis devenue somnambule. En me promenant entre les lits, j'ai terrorisé sœur Maria Crocifisso et ses aides, toutes les pensionnaires du dortoir, et toutes les religieuses du couvent. Du coup, on m'a moins embêtée...

Luciana

Au réfectoire, après l'interminable bénédicité, je touchais à peine ma soupe, déjà froide. Bébé, je refusais le lait, racontait sœur Addolorata : « Un vrai chat écorché, d'une maigreur à faire peur... Mais Donna Maria t'a fait '*a zuppa* et, grâce à Dieu, ça t'a profité. Allez, mange ! » Je mastiquais longuement les aliments jusqu'à ce qu'ils s'affadissent et m'écoeurent. Je les recrachais dans ma main et les faisais disparaître dans la poche de mon tablier pour aller ensuite les jeter aux chats errants dans le cloître.

Ma voisine de table et de lit, Luciana, une fille pâle et apeurée, toujours seule, ne parlait à personne. Elle croisait ses mains sur sa gorge plate, à la naissance de son cou maigre, et tombait parfois par terre en se cabrant. Les sœurs l'emportaient vite dans la chambre des maladies.

La nuit, je la surprenais étendue sur sa couche, en sueur. « Tu as mal ? – Non. » Elle appuyait ses coudes sur ses genoux et martelait son front de ses poings fermés. « Tu as mal au front ? » Elle relevait la tête et ses yeux verts immenses, dévorant son visage pointu, me fixaient : « Là-bas ! – Où ? – Je vois... – Quoi ? – Le Paradis ! Maman ! »

Souvent, je l'entendais gémir et déglutir. J'appelais : « Luciana ? » Silence. Je prenais peur et me glissais sans bruit sous ses rideaux. Elle fixait le plafond, la chemise mouillée, du sang autour des lèvres et la langue tordue. « Luciana ! » Je secouais son épaule maigre, son corps raide. Elle n'entendait pas, ne sentait rien. Affolée, ne sachant que faire, je la veillais, remettant de l'ordre dans ses cheveux humides collés sur son front, oubliant de pleurer sur mon sort.

Le matin, un grand calme faisait suite à son agitation nocturne. Elle ne se souvenait que du Paradis, des Anges et de Maman. Me trouvant blottie à ses pieds, elle demandait : « Tu as vu, toi aussi ? »

J'ai décrit à sœur Maria Crocifisso et aux autres religieuses ses convulsions. Mais Luciana n'avait plus sa mère, une servante du *Cavaliere Avocado*, et son père remarié était irrésolu à la prendre en charge. Définitivement orpheline, trop malingre pour être confiée à des fermiers, les religieuses raillaient ses *crises*, lui dispensant peu de soins utiles. Une nuit qu'elle se débattait, Luciana a hurlé si fort qu'elle a dû réveiller les gens de l'île de Linosa ! Comme désarticulée, elle s'agitait, de la bave au coin des lèvres. J'ai réveillé les religieuses qui l'ont vite emportée. Je les ai suivies, pieds nus. Quand j'ai vu la sœur des soins sangler ses poignets à ses chevilles, les attacher aux barres du lit, lui nouer un bâillon à la mâchoire inférieure et le relier à ses mains jointes, j'ai essayé de l'en empêcher. J'ai supplié sœur Ediltruda de la libérer. On m'a ramenée de force dans mon lit.

Le lendemain matin, Luciana était morte, la bouche sèche, les yeux révulsés, le corps démantibulé, comme rossé. On l'a emportée et on nous a fait dire une brève prière pour elle dans le réfectoire. Prière de rien, pour une courte vie sans importance. J'ai fixé sa place vide en pleurant bruyamment devant l'assemblée ahurie.

Je n'avais plus personne à consoler, à aider, à soigner. De plus faible et plus meurtri que moi, auprès de qui me sentir forte. Alors je me suis promis, avec mon nom de Chance, d'avoir un meilleur sort que Luciana, de voir son paradis, ici. Dans ce monde où la souffrance d'une orpheline n'émeut pas les servantes de Dieu, j'ai foncé vers mon sort. J'ai senti les maigres forces de Luciana s'infiltrer en moi. Je l'ai vue pâle, suppliante, mains tendues: «Vis davantage! Vis pour moi!» J'en ai fini avec ma manie de jeter la nourriture aux chats, de coller mes yeux au sel de mes larmes, de terroriser le dortoir en somnambule. Luciana s'invitait à ma table au réfectoire: «Mange un peu...» J'ai eu faim, une faim tenace, dévorante, et une envie féroce de prospérer, devenir forte, respectée, et de vivre longtemps. Pour deux.

Ma mère

J'ai poussé sans plus donner aucun mal aux religieuses. Je suis devenue solide et grande. J'entendais dans mon dos: «*Bedda, Belle!*» Mais aussi: «*Elle mange le bénéfice!*» Les sœurs jugeaient peu distingué mon soudain appétit: «*Sois plus délicate!*» Au fil des ans, quand elles se permettaient de commenter ma condition, j'ai appris à répliquer: «*Ma mère m'a gardée trois mois, elle ne m'a pas abandonnée.*» Sœur Couture écoutait, l'aiguille suspendue. «*Elle m'a gardée contre la volonté de ses parents, qui veillaient sur l'honneur de la famille.*»

Tout en brodant les grosses toiles de lin dans lesquelles nous nous lavions, j'enluminais ma vie: «*Son fiancé – elle était fiancée, c'est sûr – est mort au moment où elle découvrait son état.*» Les religieuses échangeaient des regards. «*Le billet dit bien: aimée par sa mère!* Ma mère m'aimait et aimait son fiancé, qui l'aimait.» Religieuses et orphelines se dévisageaient. J'achevais: «*Ses parents ont dû arranger un mariage avec un homme qui voulait bien d'elle, mais pas de moi. D'où la pension.*»

Pour surmonter mon abandon, je faisais germer en moi des pensées d'amour. Un amour inconnu, mais que je

ressentais au fond de mon cœur en évoquant les trois mois passés auprès de ma mère. J'avais besoin de la vénérer pour faire croître en moi le goût de la vie. Elle avait demandé qu'on m'apprenne la droiture et, pour moi, amour et droiture vont de pair.

Qui est ma mère? Elle savait lire et écrire: une jolie écriture déliée, née d'une main entraînée. Une écriture que j'ai patiemment appris à copier, contrariant la mienne, comme pour m'emparer du peu que je possédais d'elle, devenir elle. Plus les lettres que je traçais prenaient la forme des siennes, plus je sentais sa présence près de moi.

Avec ma santé florissante, ma pension régulière et mon nom de Chance, j'ai fini par enfouir l'autre versant de ma nature: inquiet, sombre, pétri de doutes et de mélancolie. Je n'étais plus l'orpheline: j'avais eu une mère. Elle m'avait gardée près d'elle, m'avait habillée de dentelle, m'avait prénommée Giuseppa, m'avait présentée au monde de sa belle écriture. Elle avait annoncé le versement d'une pension et avait tenu parole.

J'ai largué un par un mes doutes et mes chagrins. J'ai forgé, avec chaque larme, le socle d'une certitude: *Elle m'a aimée*. Je me suis voulue forte, je me suis montrée forte, je suis devenue forte... En trichant un peu, je suis apparue à tous comme une fille énergique. Personne n'a su combien d'efforts j'ai faits! Je me suis battue comme on bat les flancs des mulets rétifs qui refusent de gravir la colline de Girgenti. Mais, la nuit, quand je pensais à ma mère, au foyer dont j'étais bannie, aux enfants nés sans doute après moi et se blottissant contre elle, cette vision me torturait comme une injustice.

Impossible de me rendormir, il fallait que je bouge, que je franchisse la barrière de mes rideaux roides de froid, que j'arpeute pieds nus le dortoir glacé pour fuir mon envie de pleurer. Je n'ai plus erré en somnambule mais en éveillée,

martelant à voix haute la phrase écrite par elle, apprise par cœur par moi – *Qu'on me dise clairement que je suis une enfant aimée* –, déclamant mon nom, énumérant les revanches que je devais prendre sur une vie sans mère, sans foyer et sans tendresse.

Quand nous sortions en promenade dans les rues de la ville, je dévisageais les femmes jeunes: l'une d'entre elles était ma mère, pour sûr. Nous allions nous reconnaître, nos sangs allaient se flâner. Elle allait accourir, m'arracher à ma vie de couvent, m'emporter chez elle malgré le veto du mari. Partout, sur la terre, sur les murs, dans les arbres, dans le ciel, je créais son visage.

Un jour, je devais avoir sept ans, une femme a soutenu longtemps mon regard. «Maman!» J'ai hurlé ce mot comme si je l'avais toujours dit. Je suis sortie du rang et j'ai couru vers elle. Elle a baissé les yeux. Au même moment, sœur Sanaa m'a ordonné de réintégrer ma place. La femme était grande, brune, avec un regard sombre dans un visage typé, semblable au mien. Elle s'est enfuie en rasant les murs. Je l'ai poursuivie en criant: «Maman, c'est moi, Giuseppa!» Elle a pressé le pas et tourné au coin d'une rue. J'ai hurlé: «Emmène-moi!», mais sœur Sanaa m'a poussée violemment et je l'ai mordue.

Je me suis débattue, liquéfiée entre les bras et les jambes des religieuses accourues pour me bâillonner. Elles m'ont dit que j'étais grotesque et ridicule. Elles m'ont attrapée, une de chaque côté, et ramenée de force au couvent. Je titubais, malgré leur forte poigne. Mes larmes m'aveuglaient, le sol gondolait sous mes pieds, l'horizon s'arrondissait et tout ce que je percevais prenait la forme bombée de mes larmes. Elles ont eu raison de ma force mais pas de ma révolte.

Mes camarades, abandonnées comme moi, n'ont rien compris à mon accès de violence. Elles s'étaient résignées.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Cet ouvrage a reçu le soutien de
Brouillon d'un rêve de la Scam
et du dispositif *La Culture avec la Copie Privée*.

© Éditions Liana Levi, 2019

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *La Fortuna*
de Françoise Gallo
a été réalisée en septembre 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0186-9)
ISBN epdf: 9791034901876